

La première "mob" avec les bataillons genevois

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: Article

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Band (Jahr): 9 (1933-1934)

Heft 23

PDF erstellt am: 16.05.2024

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-710721>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

que cette fois le cœur était angoissé... Il avait accompli ses périodes de mobilisation joyeusement, les coupant suivant les circonstances, par des travaux champêtres et si, parfois, dans les longs moments de faction à la frontière la nostalgie des grandes forêts l'avait effleurée il n'avait en somme jamais regretté d'être revenu. Après la guerre il avait fondé un foyer et s'était installé dans la ferme à la mort de ses parents. Lorsqu'il arrivait qu'on lui demandait pour quelle raison il était revenu d'Afrique il répondait en riant :

— Quel question! Le Pays avait besoin de moi, voilà tout.

La vision s'est évanouie, Jean ouvre les yeux et se lève. Il rallume sa pipe et tenant Alice par la taille fait lentement le tour de la maison.

— On est rudement bien chez nous, tu sais?

— Oui, mais tout à l'heure tu pensais à l'Afrique, n'est-ce pas?

— Oui.

— Tu la regrettes, dis?

— Oh! que non. Car en définitive, vois-tu, rien ne vaut son pays.

La nuit est tout à fait tombée, les étoiles renforcent dans le ciel noir l'éclat des feux allumés sur les sommets en souvenir des temps passés et la brise fraîche porte d'une ville à l'autre et d'un village à l'autre du pays la devise qui dominera toujours les passions politiques et les disputes de famille; la devise qui, enveloppée dans la soie rouge à croix blanche, remuera toujours le cœur de tous les citoyens, de quelle condition qu'ils soient, qui savent encore tout ce que le mot Patrie veut dire :

UN POUR TOUS ET TOUS POUR UN.

H. B. G.

Premier Août

Premier août... Une compagnie d'infanterie, fraîchement débarquée du train, inaugure son premier jour de curs de répétition par une marche poussiéreuse, sous un soleil de plomb.

Par ce bel après-midi, une route droite au milieu des champs, de graisse à souliers, de naphthaline. Quelques petit village au pied du Jura, dont on aperçoit au loin le toit rouge de la batteuse... odeur de fleur des champs, de graisse à souliers, de naphthaline. Quelques vapeurs d'eau de cologne et de cosmétique, les derniers vestiges de la vie civile...

Quart d'heure après quart d'heure, le toit de la batteuse approche, de même que le soleil, lui, s'approche de la crête jurassienne. Une halte à l'entrée d'un forêt permet aux flancs de chacun de prendre un premier contact avec l'herbe et la mousse, puis, ces hommes se remettent sur leur pieds déjà fatigués pour parcourir avant la nuit, les quelques kilomètres qui les séparent encore de leur lieu de villégiature. Soudain apparaît grandeur naturelle, l'objectif de tous, le village de S..., dont l'imagination avait déjà tracé dans l'esprit de chacun la disposition des rues, de la place, des maisons et de la pinte. Village accueillant par son architecture, sa petite chapelle, sa verdure, son ruisseau, le tout posé au pied du Jura et dominant les collines et la plaine.

Une centaine de crosses heurtent en commun les pavés usés de la place. Le village, qui, tout à l'heure paraissait inhabité s'éveille subitement; les portes des fermes s'ouvrent pour laisser passage à une nuée de marmots pieds nus, accourant souhaiter à ces hôtes casqués une timide bienvenue sous la forme de grands yeux effarés. En un clin d'œil, les villageois sont aux

fenêtres ou sur la place. Le dix minutes d'attente nécessaire avant la prise des cantonnements ont déjà permis à tous ces hommes de faire connaissance avec la population faite de sympathie et animée de chaude hospitalité. En effet, ces confédérés savent manifester leur hospitalité et leurs yeux laissent lire toute la joie qu'ils éprouvent à offrir leur paisible contrée et ses richesses naturelles aux ébats de cette compagnie de soldats citadins.

La nuit est descendue sur le pays, nuit claire, nuit d'août, éclairée par une myriade d'étoiles.

Le temps de déposer sacs et armes aux cantonnements, de manger la soupe, de laver les couvercles de gamelles et voici de nouveau la compagnie réunie, invitée par la population villageoise à participer au feu de joie. Un emplacement a été ménagé en bordure de la route en amont des dernières fermes; du monticule sur lequel ont été entassées des fascines, jaillira bientôt une grande lueur qui montera dans l'indéfini pour se perdre dans la voie lactée....

Ce soir, une grande famille est réunie par le même sentiment: la Patrie.

Réunion simple, très simple, sans autre siège que l'herbe déjà humide de rosée. Pas de discours ni de feux d'artifices. Trois cents villageois sont réunis; au milieu d'eux, cent soldats citadins. Quatre cents cœurs vibrent de la même émotion. Huit cents yeux brillent de joie à la lueur intense d'un simple feu de fascines. Une seule et noble pensée dans tous les regards: la Patrie.

Patrie! Tu peux seule, sous ton égide, unir d'un même sentiment d'amour et d'entraide les peuples dont les caractères et les habitudes sont diamétralement opposés. Tu es seule capable de procurer l'affection sincère qui règne chez nous entre les paysans et les habitants des villes. Toi seule, en un mot, tu fais éclore le bien-être dans le cœur de tes enfants!

Ce feu de joie, réunissant sous le même ciel villageois et citadins donne à chacun l'occasion d'éprouver l'harmonie des sentiments qui animent entre eux les habitants des différentes contrées de la Suisse. Ce symbole, de même que les feux qui scintillent en ce moment sur les collines avoisinantes, ne sont-ils pas un appel à la protection divine, en même temps qu'un éclatement symbolique des âmes reconnaissantes de toute une population?

G. V.

La première „mob“ avec les bataillons genevois

Capitaine Carry

Lorsque, ce soir, les cloches de nos villes et nos villages sonneront à toutes volées et que s'allumeront les feux sur les sommets de nos montagnes, une émotion étrange s'emparera de nos cœurs; car soudain nous revivrons ces jours de lourde angoisse et de ferveur ardente où, répondant à la voix du tocsin, nous abandonnions nos foyers pour secourir la Patrie en danger.

C'est le Poète qui parle: «Premier août mille neuf cent quatorze! L'appel aux armes! Laisse ta fourche plantée dans l'herbe *faneur*; *moissonneur*, ne lie point ta gerbe, dételle tes chevaux et rentre en soulevant la poussière du chemin; *montagnard*, descends de ta montagne; avant l'heure annoncée par les sirènes, quittez l'usine, *ouvriers*! Voici qu'on ouvre les grilles des casernes, que roulent sur leurs gonds les portes des arsenaux!»

Et nous revivrons, cette aube blanche, toute humide de rosée où, la tête nue et le bras dressé — le cœur serré et les yeux mouillés de larmes — nous prenions le Ciel à témoin de notre volonté indéfectible de défendre le Pays jusqu'au sacrifice du sang si cela était nécessaire.

Ces soldats assemblés, dans une intime communion de cœur et de pensée, c'est le Peuple suisse qui se lève, le peuple tout entier, ce peuple qu'a évoqué le Poète: «Les jeunes de vingt ans pour qui la guerre c'est la gloire le jour et, la nuit, l'amour; ceux de trente, qui avant de boucler leur sac, pren-

nent encore leur enfant dans leurs bras; ceux de quarante qui n'ont plus d'illusions et se taisent, et même les vieux de cinquante qui sortent de l'armoire la tunique tachée à l'odeur de poivre et prennent leur fusil pour s'en aller monter la garde le long des voies ferrées où se hâtent les trains.»

Le Peuple suisse qui se lève, qui se fait armée, et qui part. Où va-t-il?

Il va prendre possession de sa Terre!

C'est un vieux camarade qui l'exprimait si fortement au 15^{me} anniversaire de mon école d'aspirant: «C'était cette fois la terre au sens véritable et concret, la terre végétale et le sous-sol! Nous l'avons vue, nous avons marché dessus, rampé dessus, dormi dessus... et même dedans. C'est la glaise et la roche, le sable et l'humus, c'est la poussière et c'est aussi le fumier. Nous avons creusé la molasse tendre de Morat, nous avons enfoncé nos gros souliers dans la tourbe du Seeland; nous nous sommes jetés à plat ventre sur les cailloux calcaires du Jura, dans les noirs labours de l'Emmenthal — et la terre a collé à nos mains, à nos fusils, à nos cartouchières, à nos jumelles. Et, dans la fatigue ou dans l'attente, la grasse herbe vaudoise, les feuilles mortes du Plateau, le gazon poussiéreux des talus ont fait une couche à nos membres las.»

Et pour prendre possession de cette terre, nous avons *marché*; des kilomètres et des kilomètres — sous le soleil vertical d'août, sous la pluie fouettante d'octobre, dans la neige crissante de janvier — nous avons marché, car «*marcher*» c'est la mission du fantassin, et c'est aussi — a-t-on dit — sa passion. Nous avons connu la chaleur, la poussière, la soif, la souffrance du sac trop lourd qui endolorit la nuque et qu'on remonte de temps à autre d'un vigoureux coup de reins, du fusil qui coupe l'épaule et qu'on déplace pour chercher un soulagement. Nous avons connu l'effort monotone et rigoureux des étapes succédant aux étapes, sur la longue route qui ne finit jamais et «qui s'en va vers des destins inconnus». Et nous avons aussi connu la joie du coup de sifflet libérateur — vous savez: «Serrer à droite, former les faisceaux, sortir à gauche de la route.»

Ah! mes amis, ce coup de sifflet! Comme il retentit aujourd'hui encore agréablement à mes oreilles: Allègement soudain du corps las qui s'allonge, selon l'heure et la saison, sur l'herbe grasse, sur le talus encore humide de la rosée du matin, dans la neige fraîche ou à l'ombre d'un cerisier lourd de fruits; volupté de l'eau qui glisse dans le gosier desséché avec un harmonieux glou-glou; gaîté tout-à-coup retrouvée... Halte horaire!... Instant d'incomparable euphorie où le soldat genevois reprend tous ses droits!

Qui chantera un jour le soldat genevois? Le capitaine de Traz instruisant de futurs officiers dans la conduite de leur troupe, leur disait: une troupe genevoise, c'est aussi difficile à comprendre et aussi délicat à manier qu'une femme! L'âme d'une section genevoise, c'est une âme féminine: même sensibilité, même mobilité d'humeur, même susceptibilité, même possibilité de sacrifice et de dévouement! Je pense, pour ma part, que le psychologue de Traz disait vrai! Cette même troupe qui, tout à l'heure, s'allongeait sur la route, silencieuse, maussade et ronchonreuse, la voilà, tout à coup, traversée de cris, de rires et de chansons, prête à repartir avec un enthousiasme rajeuni.

Et après avoir marché, nous avons occupé nos villages; villages de Vaud, de Fribourg, aux vergers épanouis sous le soleil d'été; villages du Jura bernois, dans la splendeur rougeoiante et cuivrée de l'automne, villages de l'Emmenthal ensevelis sous leur linceul de neige. Et pendant de longs mois, nous avons vécu — tous ensemble, tous frères, réalisant cette immense et inoubliable solidarité de l'armée; nous n'étions plus, vous et moi, ni ouvriers, ni employés de bureaux, ni avocats, ni médecins, ni citadins, ni paysans — rien que des soldats, partageant la même vie, couchant dans la même paille, mangeant le même pain, craignant les mêmes choses et nous réjouissant des mêmes choses.

Un autre que moi l'a dit: «L'armée suisse! Nous seuls pouvons entendre et saisir ces mots; ceux qui ont fait les «mobs» sont des hommes qui ne sont plus compris. Les cours de répétition ne peuvent donner une idée de ce que nous, nous avons vu et senti. Nous sommes ceux qui ont vécu dans l'armée et ceux qui ont vécu l'Armée. Nous avons fait des expériences incomparables, éprouvé des sensations et des émotions irremplaçables. D'autres — ceux qui ont quatre ans de moins que nous — les autres ne savent pas.»

Mais vous qui m'écoutez — anciens soldats de 1914 — vous savez ce que fut cette longue période de vie fraternelle, de joies et de misères communes, qui a laissé dans nos mémoires de si vivants souvenirs. Pendant sept mois consécutifs, ce fut la vie du soldat avec ses événements quotidiens toujours les mêmes.

La diane! Cette chose odieuse qui, pour mieux se faire accepter s'est parée d'un beau nom mythologique, si doux à l'oreille, la diane qui nous surprenait parfois tout engourdis encore par le froid des granges mal fermées.

Les exercices du matin: les minces lignes de tirailleurs, déployées dans les labours et les champs de neige, et qui avançaient sinieuses, élégantes, dessinant en pointillé les creux et les bosses du terrain; les marches, en colonne par un, dans les forêts, sous la protection des patrouilles; et, soudain, à l'orée d'un bois, l'ouverture du feu sur l'ennemi qui fuit, là-bas, derrière un horizon de collines; la préparation de l'assaut, baïonnette au canon, drapeau déployé, car c'était un temps où la guerre — et le simulacre de la guerre — s'accompagnaient encore d'un certain panache et d'une certaine poésie.

Midi! L'heure de la soupe, l'heure capitale de la journée! Car le soldat genevois n'aime pas avoir l'estomac vide! Vous rappelez-vous, mes amis, quelle «roussetance» quand, dans les manœuvres, la «roulante» n'était pas là, à l'heure prévue! Quels cris quand le chocolat du matin arrondissait des yeux empruntés au bouillon de la veille, quand le bouilli n'avait pas la tendresse souhaitée et que le repas, suivant le mot d'un humoriste, se transformait en un combat des «voraces» contre les «coriaces»! Mais quelle bonne humeur quand les macaronis étaient cuits à point et que le riz baignait dans un beau jus de rôti!

Après le repas, la digestion! Admirez l'entrain de nos soldats qui font une partie de football! Regardez comme nos as genevois s'en donnent à cœur joie! S'ils montaient à l'assaut avec la même ardeur, quel ennemi résisterait à une fougue aussi déchainée!

Mais voici l'heure des travaux de rétablissement: je ne dirai pas qu'ils s'accomplissent dans un ordre remarquable; vous ne verrez jamais ça chez des Genevois! Mais ne craignez rien, ils seront bien faits, car le soldat genevois est coquet; il tient à avoir une vareuse bien propre, le bonnet de police bien placé sur la tête, un peu penché sur l'oreille; il ne dédaigne pas un pli élégant et tout londonien à son pantalon A; il aime que son ceinturon soit bien astiqué, que sa gamelle soit reluisante et que le canon de son fusil soit vierge de toute piqure...

Les tambours roulent et les clairons sonnent... C'est sur la place du village, la fanfare qui se prépare, entourée d'enfants aux yeux écarquillés, appelant aux fenêtres et sur le seuil des portes, les belles filles. Car, tout à l'heure, il y aura relève de garde. Devant les sections rangées au garde à vous, sac au dos, les officiers se passent la consigne, et la cérémonie traditionnelle se déroule sous l'œil vigilant de l'adjudant de bataillon, ganté de blanc et sabre au côté.

Et puis, de nouveau la soupe avec la distribution du courrier tant attendu qui apporte des nouvelles des foyers genevois... et de temps en temps, l'agréable surprise d'une amicale pensée: là-bas, quelque part dans une école genevoise, une fillette a songé aux soldats qui gardaient la Patrie.

Et puis, après l'appel principal, la dispersion dans les villages, les réunions dans les fermes, les promenades dans la campagne environnante.

Vie fortifiante pour le corps, reposante pour l'esprit. Et de temps en temps les imprévus.

Des manœuvres. L'alarme au milieu de la nuit; les soldats qui se précipitent sur la place de rassemblement, dans un fracas de gamelles entrechoquées; bruit de chars que l'on charge, à la lueur des falots, foyer incandescent de la cuisine roulante qui fume pour le chocolat du matin... le départ pour l'inconnu. Les manœuvres! c'est-à-dire, l'armée tout à coup élargie, la collaboration avec les autres armes: fuite sur la crête d'une colline de cavaliers en patrouille; apparition, à l'angle d'un bois, d'une batterie en position; activité fiévreuse des pontonniers sur une rivière... Toute l'armée, qui coordonne ses organes, qui met en marche ses multiples rouages.

Autre imprévu: l'arrivée du général qui inspecte la troupe; il est là à cheval, avec son état-major; un peu de «tourni» flotte dans l'air; il regarde, observe, interroge... Mais le sergent Wiegand n'a pas peur: bien campé dans un garde-à-vous impeccable, il répond aux questions posées; les extrêmes du commandement... se touchent: le généralissime et le sous-officier.

Autre imprévu: l'infirmerie; corps fiévreux dans la paille d'un cantonnement chauffé: l'infirmerie qui — quelques années plus tard, au seuil de la paix — devait devenir le lieu de souffrances et de larmes où tant de nos camarades devaient nous quitter, victimes de leur devoir et de leur sacrifice. Donnons à ces chers disparus une pensée et redisons avec le Poète:

«Morts obscurs et sans gloire, non sur les champs de bataille où croissent les lauriers, mais dans les lazarets pleins de fièvre et de cauchemars, écoutez une voix du Pays qui

pense à vous, en regardant vos places vides. Le héros! ce n'est pas seulement celui qui meurt sur le champ de bataille en prononçant une parole sublime, c'est aussi celui qui, toute sa vie, prend dès l'aube sur ses épaules son lourd devoir et le porte jusqu'à la nuit sans murmurer. Celui qui, pour une tâche sans profit et sans gloire, abandonne avec un cœur simple sa demeure où l'on a besoin de lui et s'en va où l'appelle le devoir, là-bas, veiller, attendre, monter la garde et, peut-être, mourir, héros qui ne fait pas de bruit...

Lorsque, mes amis, je déroule dans ma pensée le souvenir de la première «mob», trois événements, trois époques surgissent avec un relief particulier: comme des pics qui se dressent au-dessus d'une chaîne de hautes montagnes...

Ce fut au début de septembre 1914. On apprit que le régiment genevois partirait bientôt pour la frontière.

La frontière! Vous souvient-il, amis, ce que ce mot évoquait d'étrange et de mystérieux dans nos cœurs et nos esprits; ce qu'il comportait pour nous d'inconnu, un peu vague et inquiétant?

La frontière! Cet endroit de l'espace où, soudain, le sol cessait d'être Patrie, cet endroit où se dressait — déjà popularisé par l'image — la silhouette droite et fière du fantassin, de la sentinelle.

Et voici que vers cette frontière nous partions! Jours de marche joyeux, car nous avions alors le sentiment bien net d'aller quelque part, en un point où notre mission de soldat suisse allait se préciser et se concrétiser.

Et voici que nous arrivions. Et la frontière, ce n'était plus pour nous, simplement cette ligne idéale, rose ou bleue, qu'enfants, nous avions appris à connaître sur nos atlas; c'était quelque chose de précis, de vivant, de perceptible.

C'était désormais cette ferme au toit penché, avec son noyer jaunissant, ce ravin aux broussailles enchevêtrées, ce petit pont branlant sur un ruisseau dans la forêt, ce sommet boisé d'où la vue plongeait sur les plaines d'Alsace, cette route barrée d'un cheval de frise.

Et là, depuis plusieurs semaines, le soldat suisse s'était fixé et jusqu'au dernier jour de la guerre devait demeurer, sentinelle vigilante.

Sous le soleil accablant qui lui courbait la nuque, sous les rafales de pluie qui fouettaient son visage, dans les brumes glacées de l'automne, sous la neige qui le transformait en statue de marbre, la sentinelle demeurait et montait la garde.

«Là-bas — disait le Poète — ils combattent, ici tu veilles; les saisons de retrouvent immobile à la même place, enraciné par le devoir, comme les arbres de la forêt.»

Ainsi fut enseignée au fantassin la vertu militaire suprême: la patience.

D'autres que moi — et mieux que je ne saurais le faire — ont fait l'éloge de la sentinelle.

«Dès les premiers jours, où un Landsturmien dressait déjà sa silhouette aux endroits choisis, jusqu'aux derniers jours de cette guerre de quatre ans, de deux heures en deux heures, les fantassins se sont transmis la consigne et l'ont exécutée. De bouche en bouche, le long des jours et des nuits, à travers les saisons diverses et dans quatre langues, la consigne de garder le pays a été passée et le Pays a été gardé. Devoir difficile, malgré l'apparence; devoir accompli hors de toute action qui exalte... devoir obscur, renouvelé toujours et pourtant ignoré des civils!»¹⁾

Et ce devoir, modeste et sans gloire, nous l'avons accompli, fantassins mes amis, et nous en sommes heureux car il nous a enseigné, plus qu'aucun autre, l'amour de la Patrie, il nous a donné, plus qu'à d'autres, le droit de parler de la Patrie.

Noël sous les armes!

Rappelez-vous, amis, le temple de Kirchberg qui, là-bas, sur la colline, lance vers le ciel la flèche de son clocher... Sous l'arc du chœur, le grand sapin de Noël, étale ses branches obscures, presque funèbres; les soldats ont pris place, la musique commence: tantôt c'est l'orgue au rythme large, au

souffle puissant, comme le grondement de la mer; tantôt c'est le violon qui pleure ou chante, comme le vent dans les arbres ou la source sous les feuilles. Et quand cette mélodie est suspendue, les voix alternées du pasteur protestant et du prêtre catholique redisent l'éternel et sublime récit de Noël...

Comment pourrais-je parler, ce soir, de la première «mob» sans évoquer devant vous le souvenir de ces deux aumôniers au grand cœur que furent le pasteur Albert Thomas et le curé Lachenal! Toujours au milieu de nous, toujours le long de la colonne pendant les longues marches, toujours partageant les fatigues des soldats, prêts à les reconforter, à les encourager d'une parole chrétienne, accueillants à toutes les requêtes, se penchant avec sollicitude et amour sur toutes les souffrances, toutes les misères, toutes les faiblesses, rehaussant les courages, chaque dimanche, par leur parole ardente et généreuse... N'est-il pas vrai qu'ils furent pour nous tous — dans toute l'acception du mot — «les aumôniers»?

Vivrais-je cent ans que je n'oublierai jamais cette minute d'émotion intense où, réunis un instant dans la chaire du temple de Kirchberg, ils se donnèrent l'accolade de la paix — magnifique symbole de charité chrétienne.

Quelques heures plus tard, pour les catholiques, dans ce même temple, la messe de minuit — la plus belle des messes de minuit qu'il m'ait été donné d'entendre. A jamais retentira dans ma mémoire la parole de notre cher aumônier:

«Paix à vous, paix à vos familles, à vos mères, à vos épouses, à vos fiancées; paix à vos jeunes enfants! Paix aussi à vos frères des divisions III et V qui, sous le grand ciel froid d'hiver veillent sur la Patrie, le long de la frontière. Paix à tous ceux qui, loin de nous, dans les tranchées, vivent dans l'émotion, les heures de cette nuit sacrée...»

«Oui, douce nuit de Noël, donne la paix aux blessés, aux malades, aux prisonniers, aux mères en deuil, aux veuves en larmes, aux enfants orphelins, aux malheureuses sans foyer!...»

Le lendemain, Noël, jour de fête et de repos! Chaque compagnie s'est rassemblée pour célébrer ce jour par un banquet. Et autour des longues tables, les soldats ont pris place aux côtés de leur officiers. Partout règnent la joie, la bonne humeur; pour un instant, tous les soucis, toutes les sombres pensées se sont enfuis; ce ne sont que rires et plaisanteries; on ne voit que bonne et franche camaraderie; on se sent les coudes... Chacun a bien conscience qu'il fait partie d'une grande famille et que ces soldats, assis à ses côtés, sont des camarades, ses frères, sur lesquels à toute heure il peut compter.

Le retour aux foyers!

Ah mes amis! quelle marche triomphale et joyeuse! Vous rappelez-vous comme le sac était léger aux épaules, comme le fusil était agréable à porter, comme les étapes étaient brèves. Finis les modestes cantonnements dans des villages perdus: rien que des capitales: Berne, Fribourg, Lausanne! Et en avant la fanfare! Et en avant les défilés au pas cadencé!

Et puis, enfin, Genève: Genève dans le délire et l'enthousiasme; Genève qui retrouve ses soldats; le régiment genevois qui retrouve sa ville bien aimée, et qui la parcourt, drapeaux déployés, au milieu d'une foule pressée; car, ils sont tous là, parents, femmes, enfants, fiancées, tous qui s'écrasent et qui crient... Et toutes les belles aux fenêtres qui jettent des œillets, des roses, des baisers... Et les bataillons fleuris qui reprennent possession de leur cité, qui retrouvent les lieux familiers, les visages aimés... Et la joie qui éclate partout, plus large, plus puissante que les fanfares, et qui monte vers le ciel lavé par les neiges récentes. Et la foule qui déborde, qui envahit la chaussée, qui obstrue le passage. Et le général ceinturé d'argent, entouré par une population tout entière qui reflue vers lui et qui l'acclame! Et puis, dans la cour de la caserne, car la Place Neuve a été envahie par la marée humaine, le dernier défilé: jambes tendues, têtes hautes, corps dressés, regards lumineux et fiers.

Amis, c'était fini! La première «mob» avait vécu.

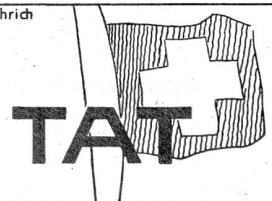
Nous rentrions dans nos foyers, heureux et fiers. Heureux et fiers, parce que nous avions compris qu'il y a encore des

¹⁾ Robert Moulin: Fantassins 1914—1918.

Morgen eine Käsesreise!

das ist nicht nur eine gute Idee -
das ist eine nationale

Schweiz. Milkkommission - Jäggi & Wüthrich



choses, tel le devoir accompli, qui trouvent en elles-mêmes leur récompense, parce que nous avons appris à mieux connaître et à mieux aimer notre terre natale; parce que cette Patrie que nous avons défendue, sans héroïsme certes — mais avec fidélité et patience — nous nous sentions prêts à la défendre encore, non seulement en la couvrant de nos corps, aux jours de la guerre, mais quotidiennement, en faisant notre devoir de citoyens, en la gardant de tout ce qui pourrait diminuer ou corrompre son âme — parce que nous avions compris que le serment prêté au début d'août 1914 nous liait à toujours et que nous étions prêts à le tenir jusqu'au bout pour que vive à jamais notre Patrie aimée.

Schulen und Kurse.

In der Veröffentlichung der letzten Nummer ist ein Irrtum unterlaufen:

Der W.-K. des Geb.-I.-R. 29 findet in Abänderung des Schultableaus nicht vom 13. bis 25. August, sondern vom 24. September bis 6. Oktober statt.

Auch der W.-K. der Geb.-San.-Abt. 15 und der Geb.-Verpfl.-Kp. III/5 ist verschoben worden auf 24. September bis 6. Oktober.

Der W.-K. der Geb.-Art.-Abt. 5 ist vom 10./25. Aug. ebenfalls verschoben worden auf 21. September bis 6. Oktober. Red.

Arbeitskalender — Calendrier du travail

Luzern. Sonntag, 12. August, 7—11 Uhr: 3. oblig. Schießtag, Stand A, Allmend, und Pistolenschießen.

Zürich UOG. 1. August (Mittwoch): *Bundesfeier*. — 4. August (Samstag): *Gesellschaftsversammlung*. 20.15 Offizierskantine Kaserne. Traktandenliste siehe Organ. — 5. August (Sonntag): 5. *Bedingungsschießen und freie Uebung*. 7—12 Uhr Stand Albisgütli. — 12. August (Sonntag): *Füsilier-Kampfgruppe*. Tenue: Zivil. Die Teilnehmer werden durch den Instruktor, Herrn Lt. Byland, rechtzeitig persönlich aufgeboten.

Zürichsee r. Ufer. *Uebung der Kampfgruppe* Samstag den 4. August, 16.45, in Toggwil. Tenue: Zivil. *Handgranatenwerfen* jeden Samstagabend von 18 bis 20 Uhr in der Rohrhaabe in Männedorf. Der Kassier bittet um prompte Einsendung der auf die Zürcher Teilnehmer entfallenden Beiträge gemäß Zirkular. Weitere Uebungsdaten in der nächsten Nummer.



Rigi
168



Rigi
172

Die jungen Eidgenossen,

die den Soldatendienst wie den Kampfsport lieben, halten **treu** zur **eigenen** tüchtigen Schweizer Qualitätsleistung. Sie bevorzugen deshalb den soliden und von Kameraden geschaffenen

RIGI-RAHMENSCHUH

RIGI-Schuhfabrik A.-G. Kreuzlingen



Inserieren bringt Erfolg!

IDEEN

zur Einrichtung der Wohnung gibt Ihnen ein Besuch unserer Ausstellung und Werkstätten.

Aus eigenen Erfahrungen zu lernen, kostet teures Lehrgeld. Vertrauen Sie dem Fachmann und verlangen Sie unsere Vorschläge. Lassen Sie uns Ihre Wünsche wissen, wir werden Ihre Wohnräume gediegen und zu bescheidenen Preisen zweckmässig gestalten.

TRAUGOTT SIMMEN + CIE AG
BRUGG • AARGAU

ZÜRICH • SCHMIDHOF

Gewerbebank

Zürich

Rämistrasse 23
Gegründet 1868

Zinsvergütung auf
Einlagehefte

3 1/2 % netto

Obligationen

4 1/4 %

Der

Taschenkalender
fürschweiz. Wehrmänner

Jahrgang

1934

Fr. 3.—

orientiert über alle Fragen unserer Armee übersichtlich und zuverlässig

In allen Buchhandlungen erhältlich

Verlag Huber & Co.
Frauenfeld